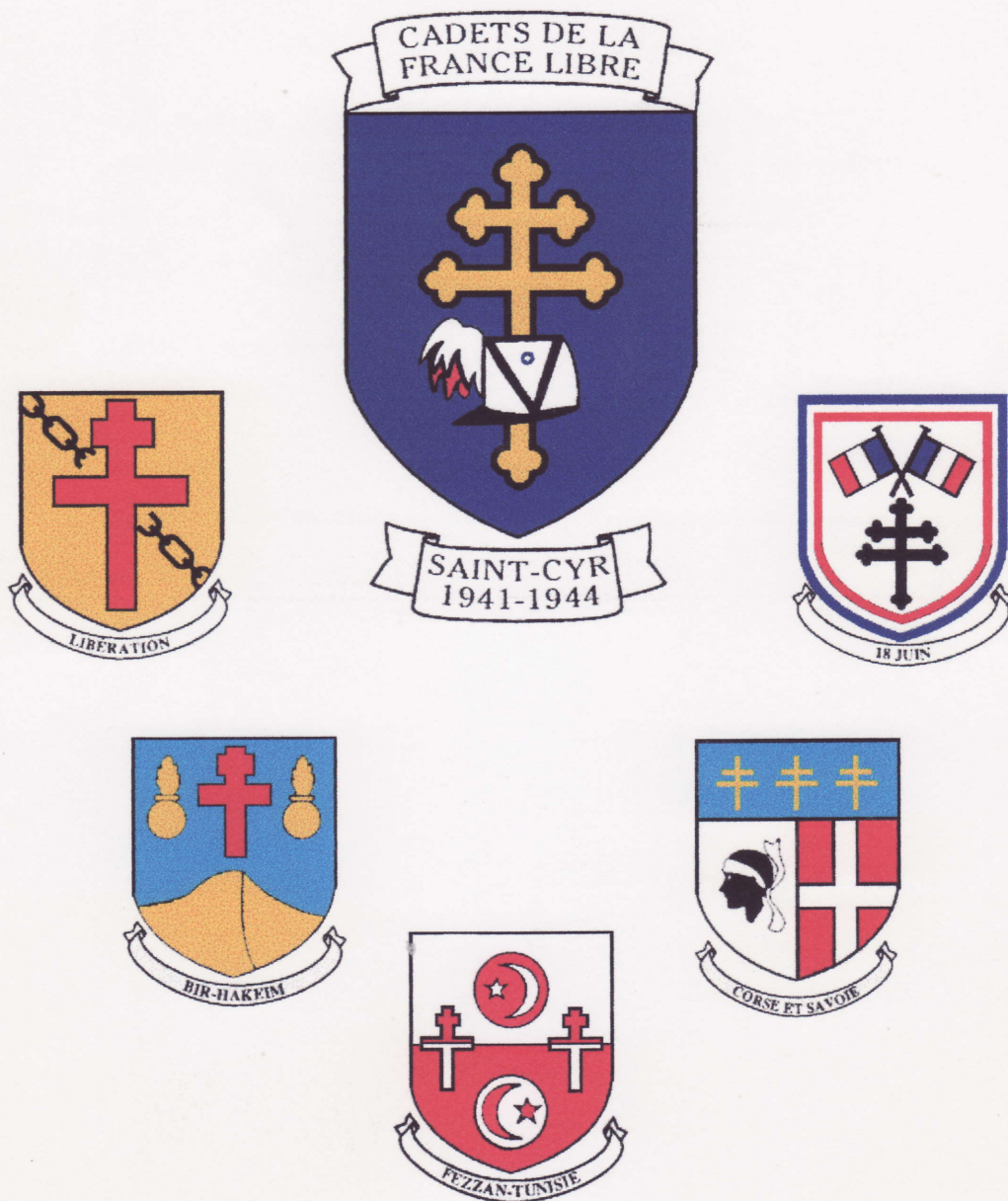


LES CADETS DE LA FRANCE LIBRE





Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

L'Ecole militaire des cadets de la France Libre mérite un historique, parce qu'elle appartient à l'Histoire. Petite histoire anecdotique, épisode fugitif d'une aventure sans lendemains, décréteront certains de nos compatriotes et de nos alliés, qui, pour des motifs de justification intime, d'égoïsme sacré, ou de diplomatie réaliste, se trouvent naturellement portés à réduire, sinon à défigurer, le rôle des Français Libres et de leur chef. Je crois exprimer l'opinion de la plupart des anciens cadets en déclarant qu'une telle attitude ne les étonne, ni ne les émeut : en bonne logique humaine, en effet, l'on ne doit rien, pas même un témoignage équitable, à qui a tout offert sans jamais marchander.

Donc, cet historique, quoique ne prétendant point à une inhumaine objectivité, n'est pas un plaidoyer, encore moins un panégyrique. Son but est double : d'une part, fixer aussi exactement que possible, dans l'espace et le temps, les étapes et les caractères de la brève existence de l'Ecole, d'autre part, évoquer entre nous, et sur le mode familial, des souvenirs qui nous sont chers, parce qu'ils nous appartiennent en propre et parce qu'ils expriment notre vérité.

L'Ecole militaire des cadets ne fut pas le fruit d'une création spontanée, ou la réalisation méthodique d'un projet issu tout armé du cerveau de quelque organisateur providentiel, mais le simple et heureux aboutissement d'une évolution commandée par des circonstances exceptionnelles que surent comprendre, apprécier et dominer des bonnes volontés agissant de concert et sans arrière-pensée.

LES ORIGINES

Dès juin 1940, le général de Gaulle trouva, autour de lui rassemblés, deux centaines de grands enfants, de quatorze à seize ans, qui avaient traversé la mer pour lui confier leur sort et leurs espoirs, ainsi que pour lui offrir leur total dévouement. Ils venaient de Boulogne, de Brest, de La Rochelle, de Saint-Jean-de-Luz, étudiants parisiens ou bretons en vacances mêlés à de jeunes pêcheurs de nos côtes.

Or, l'armée française, renaissant sur le sol anglais, ne pouvait les accueillir immédiatement, quels que fussent les vides laissés dans ses rangs, au nom d'un opportun fétichisme de la « fidélité » : les règlements militaires britanniques, dont le général de Gaulle devait bien venir compte, sont en effet inflexibles quant à l'âge requis pour être admis à servir.

Pourtant, il fallait nourrir ces jeunes gens, les vêtir, les loger, les instruire, les surveiller, les soutenir moralement, tout en évitant qu'ils ne tombassent dans la catégorie des réfugiés ordinaires, dont les îles britanniques étaient alors submergées, et que devaient entretenir les organisations charitables anglo-saxonnes.

Tout était alors à improviser dans cette Angleterre blessée, cernée, à peu près désarmée, menacée dans son ciel et sur ses côtes, mais rayonnante d'énergie et de certitude.

Grâce à une remarquable coopération franco-britannique, les premières difficultés matérielles se trouvèrent bientôt réduites, sans trop de fausses manoeuvres. Bien sûr, la



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

transformation de ces mesures de fortune en organisation stable n'alla pas sans tâtonnements, et plusieurs mois devaient s'écouler avant qu'on y vît clair.

En août 1940, nous trouvons nos petits français cantonnés sous la tente, à Brynbach, dans le pays de Galles : aux magasins de l'intendance de l'ex-corps expéditionnaire de Norvège, on a emprunté des uniformes kakis, des canadiennes cossues, des bérets d'alpins, à la doctrine scoutiste, un programme de vie proche de la nature.

A vrai dire, le résultat de ce premier essai ne se révèle pas très heureux -. déçus d'être écartés des activités guerrières, insuffisamment occupés, estimant puéril le traintrain du maniement du bâton et des jeux de bivouacs, nos cadets en herbe rongent leur frein et sont prêts à toutes les aventures. La plus blâmable consiste à courir la lande, guidé par l'espoir d'améliorer l'ordinaire à l'aide de ressources des plus illicites. La plus banale se borne à tromper la surveillance des gradés et à gagner la capitale en fraude, grâce à la complicité, involontaire ou bienveillante, des chefs de gare, des automobilistes et des sentinelles. A Londres, on tâche de subjuguer quelque sergent-major dépassé par les événements et de lui extorquer un acte d'engagement, signé le plus souvent d'un pseudonyme, et toujours en modifiant son âge, cela va sans dire. Quelques-uns réussissent ainsi à se faufiler temporairement dans des unités régulières; mais la plupart, immédiatement repérés, reviennent, pleins de hargne, se livrer aux rigueurs de la loi, dont l'arme favorite est la tondeuse double-zéro.

Mais l'automne s'annonçait, avec sa traditionnelle rentrée des classes. Bientôt on ne pourrait plus vivre en plein air sur les collines galloises et, par ailleurs, il était souhaitable que les étudiants reprissent leurs cours interrompus par l'invasion.

Ces derniers furent donc ramenés vers Londres et logés à Eaton Square, cependant que leurs camarades pêcheurs étaient dirigés sur de petits ports des Cornouailles dont l'activité, malgré les hasards de la guerre totale, contribuait grandement au ravitaillement du Royaume-Uni assiégé.

Les étudiants demeurèrent peu de temps à Eaton Square, assez toutefois pour que ceux dont les connaissances ne se trouvaient point trop bousculées par la vie nomade pussent subir avec succès les épreuves de la session d'octobre du baccalauréat, organisée par le Lycée français de Londres.

Cette formalité accomplie, il s'agissait d'assurer un nouveau gîte à nos « intellectuels », et hors la capitale : les attaques nocturnes de la Luftwaffe s'intensifiaient (Londres fut bombardée toutes les nuits, sans répit, du 7 septembre 1940 au 10 mai 1941); le Lycée français se repliait sur le Cumberland, dans des conditions telles que les futurs cadets, les y eut-on contraints, ne pouvaient suivre le mouvement.

Sur la demande du commandement français, les personnalités britanniques qui dirigeaient des organisations solides et efficaces, comme le « Comité international d'aide aux réfugiés » et les « Amis des volontaires français », trouvèrent en vingt-quatre heures un nouveau casernement pour leurs jeunes protégés, sur le domaine d'un manoir du Surrey appartenant à l'une des dames des Comités.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

Là, à Rake-Manor, près de Milford, une nouvelle et loyale expérience fut tentée, dont le but était d'organiser, avec les moyens du bord et un personnel de bonne volonté, un enseignement de tournure classique, préparant aux examens consacrés de l'Université.

Expérience de nouveau décevante : les locaux n'étaient pas adaptés à l'usage qu'on en voulait faire; les livres indispensables n'avaient pu être réunis, et, surtout, le cœur n'y était pas. Cette poignée d'adolescents en « battle-dress », soumis à une discipline militaire sans grisante contrepartie, plongés jour et nuit dans une atmosphère de guerre, n'avaient plus la mentalité ni les préoccupations ordinaires des collégiens.

Les plus hostiles, les plus amers, les « meneurs » étaient naturellement ceux qui, à la faveur d'un état civil avantageusement maquillé, avaient goûté à la vie aventureuse des vrais camps militaires, mais, finalement, s'étaient vus dépistés et confondus, et qu'on prétendait intéresser derechef aux subtilités des déclinaisons latines. Périodiquement, ils arrivaient par petits groupes de Camberley dont le commandant, d'un trait de plume, avait sabré les précieux actes d'engagement. Ils débarquaient, traînant leurs godillots, désabusés, l'oeil mauvais, accrochés à leurs valeureux mensonges, marchandant âprement les ans et les mois contestés, irréductibles.

Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, émergèrent de ces tractations à demi victorieux, car, après les hostilités, il fallut bien admettre que certains cadets avaient été enrôlés et promus avant d'avoir atteint dix-sept ans d'âge.

Fin 1940, une évidence s'imposait : la bonne formule était encore à trouver qui conciliât du même coup les aspirations des jeunes gens, le respect des lois et les responsabilités du Général de Gaulle, tant à l'égard des familles des adolescents qui s'étaient confiés à lui, que vis-à-vis du gouvernement britannique.

Au début de 1941, à la lumière des expériences déjà tentées, et grâce à une appréciation judicieuse des facteurs et des ressources, un système satisfaisant fut enfin mis sur pied, dont les principes peuvent être ainsi définis

- créer une école, essentiellement militaire, dans ses méthodes et dans ses buts;
- établir des programmes réservant néanmoins une part importante aux enseignements de culture générale,
 - en place d'un diplôme officiel de l'Université (que l'Administration de la France Libre ne se reconnaissait pas le droit de délivrer), sanctionner les études par l'attribution d'un galon d'aspirant, lequel pourrait, en des temps meilleurs, se voir gratifier d'une équivalence universitaire (ce qui fut fait après la Libération),
 - nommer les aspirants, par décret, au titre de l'active, afin qu'ils pussent, s'ils le désiraient, embrasser définitivement la carrière militaire, à défaut de celle à laquelle ils avaient volontairement renoncé,
 - établir cette école, autant que possible, dans l'enceinte d'une « Public School », britannique, tant pour profiter de ses remarquables aménagements que pour initier nos jeunes français aux différents aspects de la vie studieuse de leurs camarades anglais;
 - en un mot, s'adapter à des circonstances uniques pour entreprendre hardiment oeuvre utile et neuve, coordonner tous les moyens et toutes les compétences qui étaient offertes, d'un côté par



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

l'état-major français, de l'autre par les institutions britanniques, publiques ou privées, en vue d'employer à plein, et dans le bon sens, la force et le dévouement de ces jeunes français, en vue d'en faire, en un temps record, des soldats, des chefs, des hommes.

A partir de ce moment, tout marcha comme par enchantement.

Le 21 février 1941, l'École des cadets de la France Libre s'installait dans la « Maison 5 » de la « Public School » de Malvern, petite ville d'eaux située au sud de Worcester.

Au rez-de-chaussée, de grandes pièces claires s'ouvrant sur un jardin de pelouses fleuries furent aménagées en bureaux, réfectoire, mess, salles de classe et de récréation. Les cadets travaillaient dans de petites études à deux ou trois places, qu'ils décoraient au gré de leur fantaisie, et où ils devaient se sentir un peu chez eux.

Aux étages, des chambres, l'infirmerie, la petite chapelle sous les combles et les dortoirs, ceux-ci divisés en compartiments individuels ou « cubicles », brillamment cirés et astiqués.

Les cadets partageaient en outre, avec les étudiants anglais, l'usage du parc immense, des terrains de sport et de la piscine où, selon la singulière coutume des « Public Schools », et au grand scandale de nos jeunes, pudiques comme des Français, le strict costume d'Adam était de rigueur.

Dès lors, décemment installés, convenablement nourris en dépit des restrictions, correctement équipés à la française grâce aux réserves de tenues bleu sombre abandonnées par les bataillons alpins au retour de Narwick, les cadets, ayant acquis d'emblée la fierté de leur uniforme, de leurs armes et de leur unité, entrèrent de tout cœur dans ce nouveau cadre de vie, se disciplinèrent eux-mêmes, travaillèrent avec résolution.

L'effectif fut réparti en trois cycles ou pelotons : un peloton préparatoire, pour les moins avancés en âge et en savoir; un premier peloton, pour ceux dont le niveau d'instruction correspondait à peu près à celui des lycéens de seconde-, un peloton d'élèves-aspirants enfin, bacheliers ou jugés dignes de l'être, et dont la date de naissance, vraie ou habilement ajustée, leur permettait de prétendre à un enrôlement régulier avant la fin de leurs études.

Le premier examen eut lieu en mai 1942.

Il fut assez satisfaisant pour que le haut commandement français, ainsi que les autorités militaires britanniques, qui avaient suivi discrètement les progrès de l'entraînement, fussent à même de constater que les prévisions optimistes se trouvaient justifiées par les résultats.

Un obstacle inattendu fut alors à surmonter : les examinateurs venus de Londres, décontenancés par la frimousse espiègle de la majorité des candidats, se mêlèrent d'émettre un avis aux termes duquel on ne pouvait sérieusement songer à confier une section à de si tendres marmousets. Mais le général de Gaulle, qui s'y connaissait en hommes, tint bon, et les quinze



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

premiers cadets de l'École reçurent leur joli galon en chevron d'argent, strié de rouge. L'avenir devait prouver qu'ils en étaient dignes.

Le Saint-Cyr de la France Libre était né.

LE SAINT-CYR DE LA FRANCE LIBRE

Moins d'un mois après ce mémorable événement, les cadets durent quitter Malvern, le War-Office ayant brusquement réquisitionné tous les bâtiments de la « Public School » pour abriter, en ces lieux discrets et écartés, l'ensemble des services attelés à l'étude des armes secrètes.

Les habitants de la petite ville ne virent pas partir sans regrets, ni émotion, leurs jeunes hôtes français qui avaient su se tailler, par leur gaieté et leur courtoisie, une flatteuse réputation, et parmi lesquels il n'était pas difficile de pressentir que certains étaient déjà marqués pour l'holocauste.

•

Vers la fin de mai 1942, l'École militaire des cadets prenait possession du Castel de Ribbesford, mis d'urgence à sa disposition par le major général Waterhouse, commandant le secteur occidental du Royaume-Uni.

5

Cette gracieuse demeure, édifiée sur le territoire de la commune de Bewdlev (déformation du vocable normand : Beaulieu) au nord de Worcester, avait été réquisitionnée, dès 1940, par le War-Office qui, pour faire face aux besoins d'une mobilisation comme l'Angleterre n'en avait jamais vue, n'hésita pas à empiler des troupes dans toutes les résidences seigneuriales dont les propriétaires se trouvèrent ainsi relégués dans les mansardes. La capacité des salles du Castel de Ribbesford ayant été jugée insuffisante, les sapeurs avaient en outre monté des huttes semi-circulaires en tôle ondulée sur les gazons centenaires de son parc. L'École militaire devait encore aggraver le sacrilège en édifiant à son tour une nouvelle cabane quand le besoin s'en fit sentir.

C'est dans ce nouveau décor que fut célébré, par le général Legentilhomme, le baptême de la première promotion, Libération » et que fut aussi esquissé le cérémonial, à la fois officiel et intime, qui devait marquer les futures célébrations.

Dès que les nouveaux promus eurent été acheminés sur le camp de Camberley, pour un stage pratique de commandement, les cadets, désormais convaincus qu'ils étaient pris au sérieux, se remirent à la tâche avec une ardeur renouvelée.

Sans désespérer, de nouveaux venus affluaient, évadés de France, malgré la surveillance des « occupants » ou de l'Union française, malgré l'opposition, souvent dangereuse, des fonctionnaires de Vichy. A leur arrivée sur le sol britannique, et après un petit stage de « sécurité », les volontaires, dont les services de recrutement français jugeaient convenables l'âge et les antécédents, étaient dirigés sur l'Ecole des cadets, dès lors lancée, connue et appréciée.

Petit à petit, à des exceptions près, les cadets de 1940 avaient atteint l'âge militaire, lequel était également exigé des recrues. Ainsi, le côté légèrement « civil », de notre formation, qui la



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'École des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'École

marquait encore à Malvern, se trouvait graduellement éliminé, et c'était dans un vrai camp de vrais soldats que les cadets poursuivaient maintenant leur entraînement.

Les cadres de l'École reçurent, en temps utile, le renfort de jeunes officiers, anciens Saint-Cyriens pour la plupart. Grâce à leur concours, grâce aussi au système de recrutement, les programmes d'études militaires et universitaires purent être appliqués régulièrement et toute l'organisation fonctionna sans à-coups.

Le cycle préparatoire n'ayant plus sa raison d'être, la totalité de l'effectif fut répartie en deux pelotons, chacun d'une durée de six mois, que les nouveaux devaient suivre intégralement. Le premier était consacré à l'instruction militaire, prévue pour les recrues, ainsi qu'à l'étude de matières sélectionnées dans le programme de première des lycées; le second, ou peloton (plus tard compagnie) d'élèves-aspirants, était réservé à la formation technique et professionnelle des futurs officiers, ainsi qu'à l'enseignement, donné sous forme de conférences, de certaines branches du programme de mathématiques élémentaires.

Certes, il fallait aller vite, élaguer et condenser. En tout cas, il est permis d'affirmer que les cadets reçurent une formation vivante et variée, quoique incomplète, dont bénéficièrent à la fois leur intelligence et leur caractère.

Quant à leur instruction militaire, confiée à une élite d'officiers instructeurs sous la direction du capitaine de Lajudie, elle put revêtir, elle aussi, une forme moderne et tout entière commandée par ses fins, grâce aux leçons des expériences passées ou en cours, grâce à l'adoption de méthodes concrètes plutôt qu'académiques, grâce enfin au matériel important, armes et véhicules, mis à la disposition de l'École par l'état-major français et par le commandement britannique local, lequel faisait grand cas de l'aide que nos cadets pourraient lui apporter au cas où l'ennemi tenterait un coup de main désespéré sur les centres industriels de la région.

Chaque cadet sortant de l'École était en excellente condition physique, qu'il devait à la pratique quotidienne de la gymnastique et des sports. Il connaissait parfaitement tous les types d'armements français et alliés. Il avait enfin appris, dans la région boisée et accidentée qui entoure Bewdley, son métier de chef de section en campagne.

Des stages de courte durée, dans des unités des différentes armes, devaient lui permettre ultérieurement de se spécialiser.

Les promotions successives sortirent à la date prévue, baptisées tour à tour par le général de Gaulle, quand il se trouvait en Grande-Bretagne, ou par un de ses représentants, quand il était en déplacement.

Il faut trouver dans un geste des anciens élèves de Saint-Cyr la reconnaissance de notre École comme l'héritière de l'École spéciale militaire. En effet, le 2 décembre 1942, à l'occasion du traditionnel 2 S - (137) plusieurs jeunes aspirants tout récemment sortis de l'École et quelques-uns en cours d'études furent conviés à un banquet des anciens Saint-Cyriens parmi lesquels, aux côtés



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

du Général Catroux - le plus ancien, ce soir-là - et du général de Gaulle, se trouvaient les Généraux Legentilhomme, d'Astier de la Vigerie, Vallin, ainsi que de nombreux officiers.

Le baptême officiel de chaque promotion donnait lieu à une prise d'armes qui réunissait tout l'effectif, au cours de laquelle des décorations étaient parfois remises à des personnalités de la France Libre ou à des héros de la Résistance. Ainsi, le président Pleven reçut sa croix de compagnon de la Libération des mains du général de Gaulle, sur le front des cadets qui présentaient les armes, aux côtés de Pierre Brossolette, déjà sur la voie du martyre, du colonel Passy, du colonel Fourcault et de plusieurs autres combattants de l'armée intérieure.

Cette cérémonie prit place la veille de l'envol du général de Gaulle vers les intrigues d'Alger. A la fin du banquet traditionnel, et sur l'insistance du colonel Passy, le général, quoique visiblement soucieux, consentit toutefois à adresser quelques mots à ses jeunes. Il dit simplement : Mes enfants, vous savez que je pars demain pour Alger. - Pour faire l'union. - On voudrait que je fasse l'union par la bassesse. - Eh bien, je vais essayer de la faire par la hauteur... ». Nous n'avons pas très bien saisi, alors, la portée de cette brève déclaration. Les Mémoires de Winston Churchill nous ont récemment éclairés sur ce point.

MISSION TERMINÉE

L'École militaire des cadets fut dissoute le 15 juin 1944, sa mission accomplie.

A partir de cette date, il n'était plus question de continuer à former des officiers. L'heure était venue pour tous de se battre, et les cent vingt jeunes de la dernière promotion « 18 Juin » allèrent rejoindre leurs jeunes anciens des quatre promotions précédentes : « Libération », « Bir Hakeim », « Fezzan et Tunisie », « Corse et Savoie », dans toutes les unités déjà célèbres de la France Libre, sur tous les champs de bataille qu'ouvrait l'offensive générale.

On les trouve partout, les Saint-Cyriens de Malvern et de Ribbesford, à la tête de leurs sections de fantassins, de leurs pelotons de chars, de leurs sticks de parachutistes, de leurs groupes de commandos, de leurs compagnies F.F.I.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Historique de l'Ecole des Cadets de la France Libre

Par le chef de Bataillon André BEAUDOUIN commandant l'Ecole

Ils sont présents quand on enfonce la ligne Gustav, quand on débarque sur les plages normandes, quand on force les défenses de Provence, quand les provinces et les villes françaises se soulèvent tour à tour, quand la 2e DB délivre Paris, quand on pénètre en Belgique et en Alsace, quand on écrase les «poches» de l'Atlantique, quand les avant-gardes victorieuses atteignent Berchtesgaden, l'Elbe et le Danube, quand on débarque en Cochinchine et au Tonkin.

Mais leur route épique ne s'arrête pas là et aujourd'hui comme hier ils sont présents partout où la France se bat pour un idéal de liberté universelle qui était déjà celui de la France il y a près de deux siècles, à une époque où la plupart des puissances mondiales prenaient à peine conscience de leur existence nationale.

Le 17 mars 1954 une loi de la République assimile l'École militaire des cadets de la France Libre à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

Le 12 mars 1956, dans le cadre désolé des ruines de Saint-Cyr, le drapeau de l'Ecole militaire des cadets, déjà décoré de la croix de guerre et de la médaille de la Résistance, reçoit les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 2 août 1956, en présence du général de Gaulle, le drapeau de l'École est solennellement déposé au Musée du Souvenir de Saint-Cyr (Coëtquidan).

Le 24 juillet 1966 est inauguré le Menhir voué à la mémoire des cadets de la France Libre morts pour la France et placé à l'entrée de la cour d'Honneur de la nouvelle Ecole à Coëtquidan.

Le 15 juin 1985 la croix de guerre Luxembourgeoise est remise à l'École militaire des cadets.

Le 26 juillet 1987 la promotion sortante de Saint-Cyr est baptisée « Cadets de la France Libre».

De 1961 à 1992, plusieurs promotions d'élèves officiers de réserve ont aussi choisi, comme parrains, d'anciens cadets de la France Libre, morts pour la France

- en 1961, « promotion capitaine Claude Barrès », à Cherchell;
- en septembre 1976, «promotion sous-lieutenant Seité», à Coëtquidan,
- en juillet 1977, « promotion lieutenant Taylor », à Coëtquidan-,
- en juillet 1979, « promotion aspirant Chatenay », à Coëtquidan;
- en mai 1984, « promotion aspirant Lemarinel », à Coëtquidan,
- en mai 1989, «promotion sous-lieutenant Lespagnol », à Saumur,
- en mai 1990, « promotion sous-lieutenant Gaultier de Carville », à Coëtquidan-,
- en mars 1992, « promotion lieutenant Le Roux », à Coëtquidan.
- en juillet 1992, la promotion de l'École militaire interarmes était baptisée

«promotion capitaine Barrès ».

- en juin 1997, la promotion sortante « Commandant Morin » rendait hommage à ses grands anciens les Cadets en se rendant avec leur drapeau à Malvern et à Ribbesford.
- en juillet 2009, « promotion Adjudant chef Trescase », à l'ENSOA

Décembre 1951.

Les Cadets! Parmi les
Français libres, les jeunes furent les
plus généreux, autrement dit: les
meilleurs.

Par les efforts et les sacrifices de
leur cinq glorieuses promotions: "Libération",
"Bir Hakeim", "Pezzan - Tunisie",
"Corm et Sarnie", "18 Juin", ces
bons fils ont, de toutes leurs forces, servi
la patrie en danger.

Mais aussi, dans son chagrin,
aux plus jours de son Histoire, ils ont
servi la France.

J. de Gaulle.